

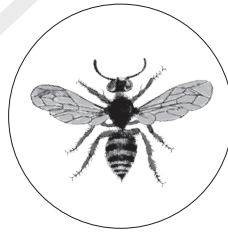
LE VILLAGE-BULLE

SPECIMEN

GERMONT

# LE VILLAGE-BULLE

roman



La Coopérative

SPECIMEN

© Editions de la Coopérative, 2022.

ISBN 979-10-95066-51-4

I

SOUS LE SIGNE DES ABEILLES

SPECIMEN

## AUBE

C'était un siècle où mouraient les abeilles. Chaque printemps, elles étaient moins nombreuses à environner les massifs de fleurs de leurs exploratrices dorées et bourdonnantes. Par moments, une tristesse stérile semblait régner sur les jardins et les campagnes privés de leur rumeur approfondissant le silence des journées heureuses. Puis elles reparaissaient, on apercevait une ou deux ouvrières s'activant autour de corolles épanouies, et l'espoir renaissait. Cependant leurs voix, vibrant jadis de la joie sans mélange du monde, étaient désormais chargées d'une obscure inquiétude.

Nous sommes menacées, semblaient-elles dire à ceux qui remarquaient le clairsèment de leurs troupes industrielles. Alors que nous quêtons le pollen nourricier et le nectar exquis, trop souvent nous rencontrons des poisons répandus inconsidérément par les humains. Nous qui partons récolter une moisson de vie délicieuse, nous succombons en chemin à la présence inattendue de substances dont même notre expérience de millions d'années ne peut nous préserver.

Sous le nom ambitieux de pesticides, ces poisons démontrent tristement l'imprévoyance de l'esprit humain. Voulant anéantir ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis, ces imprudents déciment les alliés les plus précieux de la saison du renouveau.

Nous-mêmes ne méritons-nous pas d'être appelées ainsi, puisque nous présidons aux retrouvailles amoureuses de plantes innombrables ? Il est étrange que les humains détruisent comme une peste haïssable les messagères inlassables de l'amour.

Mais tant d'autres lubies trahissent leur inconséquence. Outre les poisons déversés en abondance, ils se sont adonnés depuis quelque temps à une altération forcenée des campagnes harmonieuses léguées par leurs ancêtres. Ce remembrement, comme le nomment les experts en ignorance qu'ils ne se lassent pas d'écouter, consiste à créer d'immenses champs consacrés à une seule plante. Pour parvenir à leurs fins, ils ont coupé les bosquets agrestes, abattu les haies protectrices. Toutefois chaque parcelle du rempart végétal qu'ils démantelaient était comme un précieux réservoir d'eau. Toutes ces haies disparues sont des rivières taries dont doivent se passer les régions qu'elles arrosaient avec une générosité secrète. Après quoi, les habitants de contrées gorgées de pluie se plaignent de sécheresses sans précédent.

Avec l'eau, c'est la vie qui se fait plus rare. Comment pourrions-nous survivre dans ces déserts de blé ? Le printemps ne voit plus ses fleurs s'épanouir à l'ombre des arbres, sur les talus humides au pied des haies parfumées. Nous parcourons en vain des lieues et des lieues à la recherche d'un havre fleuri. Le seul bourdonnement qui retentisse encore sous l'azur impitoyable est celui des lentes machines dont ils ont fait nos ennemies.

Voilà si longtemps pourtant que nous veillons sur cette terre fertile. Plus de vingt siècles se sont écoulés depuis que nous avons vu les champs parcourus de moissonneuses inventées par les aïeux de ce peuple ingénieux. En cette époque lointaine, nous aimions les ruches de paille que les humains nous tressaient en forme d'essaim. Si trop souvent l'automne, saison des étouffages barbares, nous apportait la preuve qu'ils

étaient encore peu avancés sur le chemin de la sagesse, ils savaient d'ordinaire nous accorder la tranquillité nécessaire à nos travaux.

Ces temps derniers, nous ne cessons d'être troublées par d'inutiles incursions. Des serviteurs mal instruits manient d'étranges feuilles artificielles auxquelles nous sommes contraintes d'adapter nos constructions. A tout moment, nous pouvons voir surgir des mains imprégnées de germes, qui n'hésitent pas à déplacer encore les feuilles mobiles porteuses elles aussi de miasmes parfois mortels. Et ceux qui multiplient ainsi des interventions perturbatrices nous reprochent de nous défendre en usant trop aisément de nos aiguillons ! Sans venin nous serions affaiblies, et nos récoltes moins nombreuses priveraient ces imprévoyants d'une bonne part du nectar qu'ils attendent de nous. Plus patients, ils obtiendraient davantage.

Ils feraient mieux de se fier à la bienveillance du monde dont notre bonne volonté, qu'ils méconnaissent, est le reflet infatigable. Jadis nous considérions sans hostilité les machines dont ils s'aidaient dans leurs champs opulents. Leurs moissons plaisaient à notre peuple habile et travailleur. Jamais nous ne désertions les campagnes, dont ils exaltaient comme nous la floraison splendide.

Les humains ne devraient pas oublier qu'ils ne sont pas seuls à façonner le paysage changeant de la terre. D'innombrables créatures s'activent autant qu'eux pour enrichir le sol fécond, nettoyer de toute trace de mort les chemins ensoleillés de la vie, entretenir les forêts où les arbres poursuivent paisiblement leurs sages entretiens avec les astres et les vents. Partout un labeur discret, tenace, rend possible le renouvellement des années. Si nous n'œuvrions pas, le temps cesserait de s'écouler et le destin ne pourrait s'accomplir.

Loin de nous être reconnaissants pour les bienfaits dont

nous les comblons, les humains nous accablent d'un mépris naïf mais dangereux. Nous ne sommes plus à l'époque où leurs sages regardaient nos cités comme les égales des leurs et comprenaient en les admirant qu'ils n'étaient pas les seules merveilles de la création. Des doctrines ignorantes se sont répandues, d'après lesquelles ils seraient les rois de la terre, le couronnement de l'œuvre divine. Au lieu de rire d'une telle aberration, ils s'en servent pour justifier une chimérique supériorité sur les autres vivants avec qui ils partagent le séjour terrestre.

Certains d'entre eux n'hésitent pas à se proclamer savants alors que leur science n'est qu'un amas de conclusions hâtives et de faux préjugés. Au lieu de s'émerveiller de nos actions, ils les rabaissent au niveau de leur incompréhension. Ne pouvant se contenter de reconnaître leur incapacité à pénétrer notre intelligence vertigineusement éloignée, ils affirment qu'elle se réduit à une série de réflexes mécaniques. Ils devraient réfléchir que même les actes de leurs frères leur sont souvent inintelligibles et que le grouillement d'une foule humaine, vu du ciel, ne paraît pas moins insensé que celui de nos ouvrières observées par un regard désenchanté. Il est vrai que nombre de ces soi-disant savants en viennent à réduire même les sentiments des humains, dont le langage leur est pourtant accessible, à des réactions machinales déclenchées par les divers accidents de leur existence.

Ils ignorent notre mystère comme celui de chaque instant dont leur propre destin se tisse. Croyant tirer de la matière le secret du monde, ils sont aveugles à la réalité du rayonnement divin qu'expriment ces phénomènes matériels qu'ils n'ont pas suffisamment étudiés. Nous qui fûmes les nourrices du jour naissant, au temps des légendes balbutiantes de l'humanité, nous voici considérées comme de simples productrices de biens monnayables. Ce miel dont les dieux mêmes se délectaient semble



avoir perdu chez les humains prosaïques sa magie régénérante.

Si leurs savants ignares se contentaient d'énoncer des sottises, ce ne serait rien. Aucun mensonge n'a jamais terni l'éclat de la vérité. Cependant ils se croient autorisés aux pires cruautés, comme si toute expérience était justifiée simplement parce qu'elle était possible. La raison du monde frémit en songeant à tant d'inutiles martyres. Certains n'ont pas hésité à nous rendre aveugles pour vérifier que nos yeux nous étaient utiles. Que dire des forcenés qui osèrent amputer de ses antennes une de nos reines bien-aimées ? Tout cela pour constater qu'elle était promise à une fin rapide après avoir été ainsi mutilée. Et ils se récrieraient certes à nous voir l'appeler bien-aimée, cette souveraine sacrifiée pour démontrer une évidence. Ils s'imaginent donc que l'amour n'est pas toujours le reflet de la tendresse divine, laquelle rayonne jusque chez les plus humbles créatures. En prétendant nous connaître, ils ne font que montrer leur ignorance de leur propre nature.

Puissent-ils comprendre enfin combien la moindre violence inutile assombrit la sérénité de l'univers. Nous avons vu des humains refuser de se nourrir de la chair animale sans songer avant tout à s'abstenir d'infliger des souffrances. Certains d'eux, s'occupant de prendre une part de nos provisions, nous écrasent au passage comme s'ils ne pouvaient supporter la moindre piqûre de nos ouvrières justement bouleversées par leur intrusion. Puisqu'ils ont choisi de se consacrer à nous, ils devraient davantage nous aimer.

Il est si aisé à des géants de ridiculiser des créatures leur semblant insignifiantes par leur taille. En vérité, c'est eux-mêmes qu'ils ridiculisent par leur présomption et leur sottise. Des humains ont pu établir doctement que nous étions incapables de retrouver notre chemin si l'on nous transportait à plus d'une demi-heure de marche de notre ruche. Il serait édifiant de voir

l'un d'eux soulevé dans les airs et amené loin de son logis, à une distance correspondant à sa taille immense. Nous ne pensons pas qu'il retrouverait sans peine son chemin, si tant est qu'il survive à un choc aussi prodigieux.

Mais qui parmi eux écoute notre voix ? Ils se complaisent dans une vision négative qui ne reflète que leur désarroi intérieur. A leurs yeux, la nature tout entière est livrée à une violence incessante, à des luttes qui dominent l'existence de tous les êtres peuplant la terre. Ils voient dans la mort comme un prédateur toujours aux aguets, que nous passerions notre temps à fuir. Et les animaux, pour employer ce terme où ils confondent fallacieusement les créatures les plus dissemblables, leur paraissent les victimes privilégiées d'une fatalité faite de peur et de souffrance.

Nous-mêmes, malgré la puissance glorieuse de notre peuple, pouvons être la proie d'ennemis innombrables. Le vol gracieux des libellules est parfois l'instrument de notre perte. L'araignée ou la mante terribles nous considèrent comme un gibier de choix. En ce monde qui se consomme lui-même, nous ne saurions échapper à l'universel sacrifice. Il nous arrive nous aussi d'éprouver l'angoisse d'une fin brutale, de tenter en vain de nous soustraire à ceux qui vivent à côté de nous et veulent se nourrir de nous. Même des germes invisibles viennent nous ronger et abrèger le temps que nous passons sur la terre.

Malgré ces dangers et ces désastres, il serait illusoire de croire notre existence vouée au malheur. Les humains présentant une image terrifiante de notre destin semblent oublier qu'eux-mêmes ne rencontrent que trop aisément le mal sur leur chemin. Eux aussi sont la proie d'accidents funestes, de maladies, d'attaques imprévues. Et leur perversité est telle qu'ils endeuillent leurs propres cités et s'entre-tuent à la moindre occasion.

Ils n'en estiment pas moins que la vie peut être douce,

et ils ont raison. Les maux qui accablent tant d'êtres vivants n'empêchent pas qu'un grand nombre parviennent à échapper à un sort trop cruel et connaissent la satisfaction d'une longue vie. Tel est également notre lot. Bien entendu, les humains tendent à trouver notre existence fort brève comparée à la leur et considèrent avec un mépris apitoyé les quelques semaines qui nous sont accordées. Il leur paraît que nous n'avons que bien peu de temps pour découvrir la splendeur du monde et épanouir pleinement notre destinée.

C'est ignorer que le temps ne se mesure en réalité que par son intensité. En quelques heures, un papillon connaît une ivresse plus grande que durant les mois obscurs d'avant sa métamorphose, une ivresse telle qu'elle fait pâlir les joies que d'autres créatures peuvent connaître au cours de longues années. Le cygne, dont la vie semble aux humains le symbole d'un effort ultime, pourrait regarder de haut les quelques décennies dont ils sont gratifiés. Nombreuses en vérité sont les créatures qu'il faudrait dire mieux partagées qu'eux, si seul importait le compte des années pour juger d'un destin. Le lierre qu'ils extirpent de leurs jardins s'étend avec indolence au long de mille années qu'il peut traverser sans dommage. Sans doute leurs ancêtres en étaient conscients, puisqu'ils en couronnaient à bon droit les jeunes vainqueurs paraissant par d'admirables prouesses tendre à leurs jours éphémères un miroir d'immortalité.

Toute destinée terrestre semble l'occasion de découvrir ce qu'est un instant de grâce. En venant au monde, comme tous les êtres y compris les humains, nous accédons à cette lumière qui réchauffe notre âme, à ce fleuve de temps où nous baignons avec volupté notre forme corporelle. Loin d'exister dans la hantise d'une catastrophe inévitable, nous accueillons les heures enivrantes qui nous sont données à foison.

Notre enfance larvaire n'a rien de sinistre. Plongées dans un

lait nourricier, soignées avec un zèle inlassable par nos aînées, nous grandissons dans une sécurité bienheureuse. Quand le miracle de notre métamorphose s'accomplit, quand nous brisons avec une force d'adulte la mince paroi nous séparant de la lumière, nous nous retrouvons au milieu de nos anciennes nourrices dont nous sommes désormais les égales. Elles nous entourent avec empressement, lèchent notre corps enfin parfait. Notre arrivée en notre merveilleuse société se fait dans une effervescence de fête.

Rien ne se compare à l'instant où nous pouvons partir en exploratrices, une fois atteinte la maturité nécessaire. Les plus beaux mois de l'année se déploient devant nous tel un jardin inépuisable. Alors même que le printemps semble n'avoir encore épanoui aucune fleur, nous connaissons ses signes secrets et célébrons les premières son règne délectable en nous élançant vers les noisetiers ou les saules. Une à une, les splendeurs du renouveau se révèlent à nous. Cerisiers immaculés au parfum enivrant, poiriers aux pétales d'un blanc délicat, pommiers s'illuminant comme une aurore joyeuse, chacun attend son heure avec une patience infailible.

Jusqu'aux derniers jours de l'automne, nous savons puiser à tout instant le nectar jaillissant de la source jamais tarie des floraisons. Tantôt nous nous élançons dans l'aube grise, avant même que le soleil ait empourpré le ciel, vers les fleurs d'amandier encore glacées par la nuit, tantôt nous attendons les heures brûlantes de l'après-midi pour visiter les tilleuls alanguis dans la lumière dorée de l'été. Et celles d'entre nous qui recueillent notre provende et la préparent pour nourrir nos sœurs, ou la mettent à l'abri afin que jamais notre belle cité ne souffre de disette, elles aussi s'imprègnent de la clémence des jours regorgeant de pollen et de nectar.

Même quand l'hiver survient, nous interdisant de parcourir

le monde splendide, notre existence est riche en heures délicieuses. Pour lutter contre le froid qu'ignoraient nos lointaines aïeules, nous nous blottissons les unes contre les autres. Une douce langueur s'empare de nous. Et quel moment d'extase nous vivons lorsque notre reine, commençant elle-même à ouvrir quelques cellules remplies de miel, nous donne le signal du festin. Nous attaquant à notre tour aux rayons débordant de ce mets incomparable, nous récoltons le fruit de tant de labeur et savourons ensemble l'ambrosie sucrée, la panacée miraculeuse dont nous a comblées la Providence divine.

Les humains, avec leur science présomptueuse, ne sauraient imaginer le lien enchanteur qui nous attache à notre reine. Elle est à la fois semblable à nous et entièrement différente. Son existence dure plus longtemps que celle d'aucune de ses fidèles compagnes. Nous avons beau présider à sa naissance, l'empêcher parfois d'assouvir la fureur sacrée l'engageant à détruire ses rivales, nous ressentons sans cesse l'attraction de cette créature merveilleuse. Toute notre vie, nous nous massons autour d'elle. Il semble que nous ne puissions jamais oublier que nous lui devons toutes d'être venues en ce monde de lumière.

Quand elle se lasse de son ancienne ruche, où bientôt doit régner une souveraine plus jeune, il lui arrive non pas de mourir mais de partir à la conquête d'une vie nouvelle. Entraînant avec elle ses filles les plus proches, elle s'élance une fois encore dans l'inconnu du ciel printanier. Saisies d'une ivresse indécible, nous nous pressons autour de son corps bien-aimé, nous formons comme un être immense, engourdi par une joie trop forte dans l'éclat retrouvé du soleil. Puis nous envoyons des éclaireuses aux alentours, afin de savoir en quel lieu favorable refonder notre cité.

Avec quel intérêt passionné nous les voyons revenir une à une, prêtes à nous décrire ce qu'elles ont découvert pendant

leur périple ! Des heures durant, leur danse nous enseigne tout ce qu'un lieu peut receler de promesses à notre fièvre de bâtisseuses. Il semble qu'elles dessinent dans l'air les contours exacts, invisibles aux ignorants, du palais que le destin nous offre. Et nous ne sommes pas ingrates quand vous vous faites les instruments du destin, humains capables du meilleur et du pire. A nos yeux, vous avez vous aussi votre place dans la trame universelle que tisse la nature divine. Si vos projets conviennent à nos désirs, nous n'hésitons pas à partir pour la demeure que vous nous avez préparée.

En toute créature, si on la considère avec attention, dans un esprit de vérité, on découvre la présence de l'âme universelle. Une tendresse silencieuse nous étreint invinciblement en sentant battre en tant d'êtres divers le même cœur dont jamais la respiration ne s'interrompt. Ce n'est qu'en aimant l'univers que l'humain se fait divin. A l'instant même où il devient ainsi un être vraiment supérieur, il cesse de se sentir supérieur. Au lieu de vouloir s'annexer son prochain, il obéit à l'instinct profond de chérir et protéger le monde. Au lieu d'un orgueil tyrannique, il éprouve un amour et une compassion qui métamorphosent sa vie entière.

Toute vie est jaillissement. Quand nous formons l'essaim tumultueux, murmurant, prêt à se répandre en une cité nouvelle, ne sommes-nous pas une source vivante dont les flots d'or, encore contenus par une torpeur amoureuse, vont bientôt s'élancer vers le monde en fleurs ? Et les fleurs elles-mêmes s'épanouissent comme autant de gouttes irisées de la source immense du printemps. Telle est la plénitude de toute existence terrestre.

Hélas, il semble que le monde devienne plus dur, que des forces hostiles contrarient l'élan exultant de la vie. L'imprudence croissante des humains marque leur ignorance des lois paisibles

de la divinité. Ils agissent comme s'ils n'étaient pas engagés comme le moindre brin d'herbe dans le processus inéluctable de la résurrection. A moins que cette nécessité ne leur fasse peur, tant ils ont peine à percevoir l'éclosion de la lumière dans les ténèbres ? Leur métamorphose étant lente et indistincte, ils n'en reconnaissent pas comme nous clairement les étapes et ne comprennent pas que la mort prépare la vie.

Même si leur peur est compréhensible, ils la font payer bien cher aux autres habitants du séjour terrestre. Leurs décisions irréflechies ne cessent d'assombrir les destinées d'innombrables créatures. Il ne leur suffit pas de commettre le crime sans exemple de chasser non pour se nourrir mais pour le plaisir, en se délectant à tuer des bêtes sauvages alors que leurs élevages assurent depuis longtemps leur subsistance. Leur simple présence devient un danger. Non seulement la terre, mais la mer et le ciel sont en proie à leur démesure.

Nous ne sommes pas leurs seules victimes. Tous les êtres volants doivent affronter des menaces dépassant l'imagination. Les cités humaines sont maintenant parsemées d'immenses façades de verre, qui se dressent devant nous comme des miroirs ou plutôt des leurres vertigineux. Leurs anciennes demeures étaient non seulement moins laides mais moins périlleuses. Des milliers d'oiseaux succombent à ces pièges indécélables, auxquels ils ne sauraient s'accoutumer. Une mort affreuse et inutile les attend en plein vol, comme si leur liberté offensait l'esprit enténébré des architectes responsables de ce massacre.

On voit aussi s'élever dans les campagnes d'effrayantes constructions, que les humains nomment éoliennes. Dès que le vent se met à souffler, elles s'agitent en hurlant. Ces engins infernaux sont particulièrement fatals aux chauves-souris, dont ils mettent en déroute les sens pourtant affinés par des millénaires de traversées nocturnes. Alors qu'elles sillonnent

l'obscurité avec une vitesse et une sûreté admirables, elles ne peuvent rien contre la violence imprévisible de ces ennemis mécaniques. Il semble que les humains, sous prétexte d'asservir le vent, aient entrepris d'exterminer ces créatures pourtant utiles aux récoltes dont eux-mêmes se nourrissent. Faute de connaître et de comprendre la bienveillance du monde, ils finissent par se nuire à eux-mêmes.

Nous avons à pleurer tant de victimes de leur imprévoyance. Non seulement les humains appauvrissent les campagnes, en sacrifiant leur abondance éternelle à des profits à court terme, mais ils y amènent des ennemis étrangers qui minent leur équilibre fragile. Nous savions résister aux attaques du frelon s'introduisant avec audace dans notre ruche. Toutefois les humains ont ouvert la voie à des envahisseurs venus d'un lointain pays. Ces pillards arrivèrent, paraît-il, dans un port avec des vases d'argile – car les habitants de nos contrées semblent devenus incapables de fabriquer eux-mêmes les ustensiles dont ils ont besoin. Alors que nous n'avions autrefois qu'un adversaire à affronter, ces frelons de rivages barbares se liguent pour nous attaquer et nous détruire. Devant leurs assauts d'un autre monde, notre savoir ancestral est impuissant.

Que deviendrons-nous, si à l'appauvrissement de notre propre terre s'ajoutent ainsi des invasions risquant de nous décimer avant que nous ayons appris à nous défendre ? Jamais, au long des innombrables millénaires où s'est épanouie notre civilisation harmonieuse, nous n'avons imposé à l'univers un tel fardeau de témérités, d'erreurs et de désastres. Les humains sont eux-mêmes victimes de leurs entreprises absurdes. Au lieu d'éclorre avec patience la fleur de leur propre civilisation, ils adoptent avec une hâte forcenée le moindre changement sans se demander s'il est un progrès. Eux qui pourraient comme nous embellir le monde semblent de plus en plus l'enlaidir à plaisir.



Certains de leurs soi-disant savants ont inventé, pour expliquer les prodiges accomplis par les créatures inférieures qu'ils voient en nous, que nous ne posséderions aucune individualité et formerions une sorte d'organisme collectif. Observant que nous mourons rapidement si l'on nous isole, ils en déduisent que nous n'avons pas de conscience personnelle. Ils pourraient remarquer que, parmi leurs congénères, ce sont peut-être les plus évolués qui périraient le plus vite soumis à pareil traitement. Un homme primitif tirerait sans doute un meilleur parti d'un désert inhospitalier qu'un esprit supérieur soudain arraché à la cité où il était permis à ses dons de s'épanouir dans toute leur splendeur.

Il semble que les humains d'aujourd'hui estiment communément que l'individualité consiste à se couper de l'harmonie universelle. Ils croient affirmer leur être en se donnant l'illusion de ne pas dépendre du monde de leur naissance. Sans doute est-ce l'origine de leur acharnement à laisser une trace à tout prix, avec une présomption qui les dissuade de se connaître d'abord, d'examiner leurs talents et de comprendre le rôle bénéfique pouvant leur échoir. En étant plus humbles, en cherchant à épanouir non leur personnalité illusoire mais la cité que leur ont léguée leurs ancêtres, ils trouveraient au contraire la plénitude de leur être. En s'enracinant dans la terre, en se reliant au ciel, ils découvriraient que nous sommes tous uniques mais jamais seuls. S'ils renouaient ainsi avec la fraternité du monde vivant, ils sauraient que nous sommes leurs égales et dignes de leur amitié. Ce n'est qu'alors qu'ils seraient libres.

Par malheur, ils sont bien loin de cette sagesse. Asservis à de vains désirs de domination, ils s'enferment dans une prison intérieure. Si nous étions assez insensées pour occuper nos esprits industriels à échafauder d'absurdes hypothèses, nous pourrions nous récrier devant la folie meurtrière de la créature

composée par tous les humains. Croyant voir soudain se dresser devant nous leur cité comme un être unique, l'épouvante nous saisirait assurément face à ce monstre en proie à une frénésie de destruction et ravageant sans distinction les belles créations de ses frères humains et animaux, comme possédé d'une telle rage suicidaire que peu lui importerait de dévaster le monde pour assouvir sa haine de lui-même.

Pourquoi les humains sont-ils devenus fous ? Qu'ils s'arrêtent un instant, qu'ils prennent le temps de respirer calmement. Autour d'eux, le monde est toujours aussi bienveillant. Ont-ils oublié nos propres bienfaits ? Depuis des siècles, nous leur laissons une part du fruit sans pareil de notre labeur. Après avoir récolté de tous côtés le nectar des beaux jours, nous le rendons inaltérable et concentrons ses vertus en un mets dont s'enorgueillirent les festins des dieux. Cependant les humains se montrent indifférents devant ce présent merveilleux. La barbarie rend incapable de goûter la magnificence du monde. De plus en plus, ils dédaignent le délice sucré, parfumé, brillant de l'or adouci des étés et ruisselant de la rosée des jardins fleuris.

Il est vrai qu'ils semblent avoir à cœur d'amoindrir notre œuvre. Cédant comme toujours à une impatience irréfléchie, ils tirent avec violence le miel de ses abris hermétiques et anéantissent ainsi nos efforts pour le conserver hors d'atteinte des germes délétères. Autrefois, ils l'extrayaient soigneusement de ses rayons impeccables, aussi doré que la paille des ruches où ils nous laissaient en paix accomplir le miracle dont nous seules avons le secret. Pour retrouver le goût intact de notre offrande généreuse, il leur faudrait admettre leur erreur et revenir à des méthodes plus sages. Voilà qui paraît trop difficile pour eux.

Pourtant ce pays est tout entier fait pour notre bonheur commun. Sa forme même reproduit l'hexagone admirable des cellules de nos ruches. Croient-ils que ce soit un hasard ? Ils

ont pris conscience parfois de ce signe providentiel. Nous avons orné leurs armoiries, inspiré leurs poètes. Surtout, ils se sont efforcés d'imiter notre activité inlassable et bienveillante. Dans leurs meilleurs moments, ils ont œuvré eux aussi dignement, en embellissant le monde par leur patient labeur et leur génie épanoui. Leurs villes et leurs campagnes ressemblaient à des ruches s'emplissant peu à peu d'un miel nourricier, assurant l'éternité du monde.

Dans les printemps moins fleuris, nous ne relâchons pas nos efforts pour contribuer à nourrir l'être divin dont la respiration nous anime. Nous cherchons patiemment les jardins nous offrant encore un abri, les chemins écartés où coule avec l'abondance d'autrefois la source du nectar. Mais notre tâche est plus difficile. Pourquoi les humains trahissent-ils notre antique alliance ? Au milieu d'ennemis nouveaux, de dangers inconnus, nous persévérons mais nos récoltes s'amoindrissent. Pourquoi les humains oublient-ils notre leçon de sagesse ? Nous prodiguons toujours nos bienfaits, mais chaque printemps nous voit moins nombreuses.

Ainsi allaient se lamentant les filles de l'Hymette.

## BÉNÉDICTION

A l'époque où le printemps semble s'étendre avec une indolence extasiée, tel un fleuve s'apprêtant à se perdre enfin dans l'océan lumineux de l'été, un jardin est une source inépuisable de silence. Car la rumeur qui l'habite à toute heure ne cesse d'approfondir la paix des jours. Le vent dans les arbres, les chants d'oiseaux, le choc bref d'un fruit tombant sur l'herbe, ne sont que les émanations mélodieuses du calme où repose l'enclos béni. Si les visiteurs humains sont dignes de cette perfection, ils parlent d'une voix douce, marchent d'un pas tranquille dans les allées. Les barbares n'entrent jamais dans le jardin. Dès qu'ils franchissent son seuil, leurs cris brisent la coupe sans prix où ils ne boiront jamais le nectar du silence.

La langue française est amie des jardins, car ses voyelles n'ont pas besoin d'être accentuées bruyamment pour épanouir leurs fraîches couleurs et miroiter au soleil d'un jour sans fin, si beau que jamais le temps ne s'en lasse. Le sommeil lui aussi convient à ces séjours enchanteurs. Le souffle d'un dormeur est aussi léger que la brise printanière, aussi régulier que les vagues d'un rivage ensoleillé. L'approche des pas d'un être aimé est un autre exemple d'harmonieux accord avec le silence profond du monde. Mais aucun bruit n'est plus délectable que le bourdonnement des abeilles à l'entour des massifs fleuris.

Elles sont nombreuses dans le jardin où des enfants jouent au long d'une de ces après-midi de vacances qui semblent infinies, comme si le temps alanguie s'écoulait avec une lenteur bienheureuse. Ce sont des enfants bien élevés, qui ne crient pas, ne prononcent pas de mots grossiers. Ils courent, ils rient, mais leur animation ne trouble pas les activités des autres habitants du paradis. Un instant vaincus par la chaleur délicieuse du soleil, ils se laissent tomber sur l'herbe. Les yeux fermés, ils entendent tout près d'eux la rumeur paisible des abeilles.

Plus tard, ils jouent à faire des bulles. Trempant des chalumeaux dans un gobelet d'eau savonneuse, ils soufflent et voient s'enfler devant leurs yeux fascinés une sphère parfaite, qui bientôt s'échappe et s'élève transparente dans l'air transparent.

Ils suivent du regard les bulles miroitantes. Les parois invisibles brillent des couleurs de l'arc-en-ciel. A la surface des globes miniatures, l'univers entier se reflète, enivré de sa propre beauté. Le gazon d'émeraude paraît voler un instant vers le ciel, puis une lueur rouge étincelle, toit ou soleil, puis le ciel lui-même s'arrondit et se clôt en une corolle d'un bleu évanescant, et les bulles s'épanouissent comme des fleurs de lumière.

Les enfants les regardent en silence. Au bout d'un moment, les bulles éclatent sans bruit et se confondent dans l'air aussi limpide qu'elles. D'autres leur succèdent, étincelantes. Il semble que leur disparition même soit en harmonie avec leur être léger. Leur fragilité les rend invulnérables. Qu'une main audacieuse s'approche, elles se dérobent à jamais. Ont-elles vraiment disparu ? Elles accueillent l'univers dans sa plénitude, et il s'étend plus glorieusement que jamais dans la lumière aux parois impalpables.

Les bulles s'élèvent sereines dans le jour serein. Sont-elles les cellules gorgées de clarté de la ruche du printemps ? L'une d'elles s'est égarée près des rosiers, à deux pas des abeilles bour-

donnantes. Elle éclate soudain, sans déranger les ouvrières ivres de nectar. C'est ainsi, peut-être, qu'il faudrait vivre. Devenir si accueillant au monde qu'il se repose en vous avec volupté, se confonde avec vous.

Vivre à l'intérieur d'une bulle. Seules les murailles invisibles sont infranchissables. Les enfants ne se lassent pas de contempler le ballet aérien des sphères translucides. Bientôt, ce sera le soir. Bientôt, ce sera l'été. Ils tournent les chalumeaux dans l'eau fraîche, gonflent leurs joues rosies par l'excitation. Le miracle ne manque jamais de se produire.

Voyez ! Les enfants se regardent en souriant.

# TABLE

## I

### SOUS LE SIGNE DES ABEILLES

Aube .....	9
Bénédiction .....	24
Comptine .....	27
Départ .....	30
Eveil .....	49
Fatalité .....	52
Geôle .....	72

## II

### SOUS LE SIGNE DES COCCINELLES

Harmonie .....	87
Initiation .....	99
Joie .....	106
Kaléidoscope .....	109
Labyrinthe .....	125
Matérialisme .....	139
Nuit .....	149
Origine .....	159
Pressentiment .....	162
Quête .....	167

III  
SOUS LE SIGNE DES FOURMIS

Raison .....	177
Sagesse .....	192
Travail .....	196
Union .....	204
Vérité .....	219
Wagage .....	231
Xylographie .....	243
Yeuse .....	252
Zone .....	258